

Polars
du Monde

Guillaume Audru
**Les chiens
des Cairngorms**



Éditions du Caïman

Les chiens des Cairngorms

Guillaume Audru

Les chiens des Cairngorms

Collection Polars du monde
N°3

Éditions du Caïman

© 2017, Éditions du Caïman
36 rue Pierre Blachon 42100 St-Étienne
ISBN : 9782919066667
ISSN : 2110-2392
Photo de couverture : © Björn Kristersson
Couverture mise en page par : www.niaksniaks.com

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Précédentes publications

de Guillaume Audru

L'île des hommes déchus

Éditions du Caïman, 2013

Prix Balai découverte 2014

*Classé parmi les 15 meilleurs polars francophones 2014 au
Festival de Cognac*

Les ombres innocentes

Éditions du Caïman, 2015

Liam Holm

Adieu à ce ciel gris.

Adieu aux murs suintant d'humidité.

Adieu à la crasse des cellules.

Adieu aux portes qui claquent.

Adieu au bruit des clés dans la serrure.

Adieu aux longs couloirs mornes.

Adieu aux nuits infernales, ponctuées de l'effroi des novices.

Adieu aux mains avides sur ton cul.

Adieu à la fouille quotidienne.

Adieu aux regards vicelards des gardiens.

Adieu à la suspicion permanente du directeur.

Ta dernière journée au trou. Tu serres la main de tes compagnons d'infortune. Ceux de la cantine. Ceux de la cour de promenade. Ceux de l'atelier. Tu adresses un salut poli aux matons que tu as pu apprécier. Que les autres aillent se faire foutre.

Ce matin, nous avons pu effectuer une ultime balade dans la cour, sous une pluie fine et glacée, de celle qui te coule le long de la nuque et contre laquelle tu ne peux rien faire. Pour fêter notre sortie, on nous a offert, à Roy et à moi, deux paquets de clopes. N'allez pas croire que ce sont les gardiens qui ont cotisé. Nos camarades ont puisé dans leur maigre cagnotte.

Juste avant le déjeuner frugal, un frêle aumônier sorti d'on ne sait trop où est venu nous voir alors qu'on regagnait le bâtiment. Il nous a demandé si

on voulait se confier. Je lui ai ri au nez et mon bon vieux Roy a fait de même. Le seul qui peut nous entendre en confession c'est Graham Linley, personne d'autre.

On a mangé un bout puis un geôlier, un nouveau sans poil au menton, est venu nous voir et a dit de façon très solennelle qu'on devait préparer nos affaires. J'ai scruté le gars, vu sa pomme d'Adam remonter et descendre avec violence puis j'ai maté la pendule accrochée au mur de la cantine. Midi. On a eu juste droit à une heure pour vider la cellule.

Roy et moi, on s'est regardés puis on s'est activés, sous l'œil attentif du gamin. Je me suis pas embêté à plier les vêtements. J'ai tout fourré dans un sac de sport que les garde-chiourmes m'ont laissé. Roy a fait de même. Tout ce qui restait de nos vies étriquées logeait dedans.

On s'est retrouvés dans le couloir. Minables avec la même tenue que la veille. Mate un peu, si t'en as envie : un sweat informe aux couleurs passées, un pantalon de jogging avec quelques trous aux genoux, une paire de vieilles baskets sans lacets.

Un maton devant, un autre derrière, on a avancé comme ça, sur un rythme métronomique. De sa fenêtre située un étage plus haut, le directeur, engoncé comme à son habitude dans son costard anthracite sur chemise blanche et cravate rouge, a pris plaisir à nous observer le long du garde-corps. Au moment où nous avons rejoint l'escalier métallique, j'ai essayé de choper son regard mais le grand chef était déjà retourné à ses petites affaires.

Toujours sous bonne garde, un comble pour

deux détenus qui cumulent cent-cinquante ans d'âge, nous avons atterri au rez-de-chaussée. Là, un autre maton s'est avancé vers nous avec lenteur. C'est lui qui nous a trouvé le surnom de Doyens à notre arrivée il y a quatre ans bien qu'il ait toujours paru plus âgé que Roy et moi. Nous avons su gagner la confiance de presque tout le monde. Nous avons été tellement convaincants que le juge nous a accordé une liberté conditionnelle. Notre seule obligation : pointer tous les jours à dix-huit heures au commissariat de Wick.

Le gardien, doyen de la boutique, a émis quelques mots inintelligibles puis est retourné à sa cahute. Dernière étape obligatoire pour notre duo : la restitution des affaires personnelles. Il va sans dire qu'on n'allait pas en récupérer l'intégralité. Les matons en prélèvent une partie, ce qui les intéresse, ce qu'ils peuvent revendre, plus ou moins dix pour cent. Quand on s'est pointés ici, par un froid matin de novembre, on n'avait pas grand-chose qui fasse envie. Au pire, ai-je consenti à y perdre ma montre.

S'ensuit une nouvelle série de couloirs. Nous passons devant quelques bureaux déserts. Une ultime porte et nous voilà dehors.

Je scrute le ciel sans avoir l'impression d'avoir quitté ces murs trop hauts pour un peu de liberté. Dehors comme dedans, les nuages sont toujours là, la pluie est presque à portée de main.

Shane, mon fils dévoué, mon plus fidèle soutien, est là, de l'autre côté de la chaussée, adossé à un vieux Range Rover à la carrosserie rivetée. Engin

obsolète mais à la fiabilité éprouvée. Il fume une cigarette, vieille habitude qu'il n'a pas abandonnée en mon absence. Il tient sa clope de façon négligée, entre le pouce et l'index de la main droite. Son autre main est dans la poche de son pantalon, occupée à gratter ses couilles. Encore une habitude qu'il n'a pas lâchée.

Roy et moi traversons la route. Shane s'avance et s'empare de nos maigres bagages. Pas d'effusions, ce n'est pas le genre de la famille. Les embrassades et les pleurs, c'est bon pour ceux qui ont quelque chose à se reprocher. Il y a cinquante ans de ça, nous avons juste défendu notre honneur d'hommes forts, de mâles courageux face à un prêtre qui courtoisait toutes les femmes de l'île de Stroma.

Après avoir repoussé des cartes routières, je prends place sur le siège passager. Roy s'installe sur la banquette arrière où il va pouvoir étendre ses longues jambes. Mon fils a chargé nos affaires dans le grand coffre du tout-terrain puis vient se poser derrière le volant. Je me tourne vers lui, vers ce visage qui est bien l'héritier du mien. Ses joues bien rondes. Ses yeux sombres. Sa tignasse brune. Je pose une main sur sa cuisse. Un geste que je veux énergique.

— Ravi de te revoir, fils. Allons-y.

Shane est avare de commentaires. Les discussions l'ont toujours épuisé. Il y a des jours où on ne l'entend pas.

Il me tend le paquet de cigarettes. J'en attrape deux. La première est pour moi, la seconde pour Roy. La flammèche du briquet vient embraser les

deux clopes.

La voiture quitte le parking qui fait face au mur d'enceinte de la prison. À travers le pare-brise que mon fils n'a pas pris la peine de nettoyer, je redécouvre la ville d'Inverness. Ses architectures grisâtres, ses maisons resserrées le long de la Ness River puis, au fur et à mesure qu'on s'éloigne du centre, ses quartiers résidentiels où il est facile de se perdre tant les logements et les rues sont semblables, ses zones commerciales dans lesquelles la plupart des enseignes me sont inconnues.

— Quelle distance ? s'enquiert Roy d'une voix râpeuse.

Je sais qu'il pose la question afin de se rassurer lui-même. Mon ancien compagnon de cellule a toujours aimé maîtriser les éléments.

— J'en sais rien, répond mon fils sur le même ton. Mais en passant par les petites routes, ça doit bien nous faire deux heures de trajet.

— Fort bien, ça me laisse le temps pour un bout de sieste.

Voilà l'occupation sacro-sainte et quotidienne de mon vieil ami. Même en prison, il s'est arrangé pour accomplir son rituel, n'hésitant pas à s'aménager une planque dans le local à linge pour échapper aux matons un peu trop pointilleux.

Je reporte mon attention sur Shane. Un mégot coincé à la commissure des lèvres, il pilote avec une attitude placide qui lui correspond bien. Une main sur le volant, l'autre sur l'autoradio à essayer de chercher une musique potable, naviguant entre rock et violon celtique.

Au fil du parcours, l'habitat se fait de plus en plus dispersé. Des villages, des hameaux qu'on oublie aussitôt après les avoir traversés. Des fermes perdues au milieu de pâturages qui ne donnent plus rien. Des paysans qui, après avoir vendu leur cheptel pour survivre, quittent leur terre et ne trouvent pas de repreneur potentiel.

Puis, se dégageant parfois des nuages bas, apparaît la ligne d'horizon. Les premiers contreforts des Cairngorms. Des sommets arrondis, presque moelleux, à la pente tranquille. Quelques-uns sont enneigés. Il s'agit d'un massif qui s'abstient de pics abrupts, de station de ski pour milliardaires. Entre les cimes du Ben Mac Dui et du Cairngorm, c'est le paradis des randonneurs, des vrais amoureux de la nature. Voilà qui nous changera de la grisaille généralisée des murs de la prison de Duffy Drive.

Mes yeux se ravissent d'un tel panorama, sans barbelés pour limites. Je me retourne vers Roy, le visage avachi contre la vitre et ballotté par les cahots de la route.

— C'est beau, hein ? Ça va nous changer.

— On sera tranquilles. C'est surtout ce qui m'intéresse pour nos petites affaires.

Dans le rétro, je le vois s'éveiller et devine son sourire carnassier.

— On ne risque rien, tu en es absolument sûr ?

— Certain. La police de Wick ne donnera l'alerte qu'à l'heure où on doit pointer. Et comment veux-tu qu'ils nous retrouvent dans toute cette verdure ?

Je ne peux qu'approuver. Roy a toujours raison.